

chercher une carrière. C'est grand, les Fougerets ! M. Faverge s'en occupait lui-même, mais il voulait passer tout à Guillaume quand son éducation serait terminée ; Guillaume l'a fait attendre longtemps, et le pauvre homme est mort...

—Au moment où son fils avait le plus besoin de lui, dit la vieille dame, l'interrompant tout à coup, et vous aussi, mon pauvre enfant !

Pierre resta tout surpris. Tante Paule répétait cela constamment ; Martel et la vieille Marie le disaient aussi ; c'était curieux d'entendre Mme Audran le dire à son tour sans savoir... sans connaître...

—Son fils a eu beaucoup de chagrin de sa mort, reprit-il gravement, et moi aussi ; mais je n'avais que dix ans et, depuis, Guillaume a été aussi bon pour moi que l'était son père ; en devenant mon tuteur il est resté mon grand frère, heureusement ; nous nous entendons bien, allez !... Et... et... vous disiez que c'était mal à moi de lui gagner son argent, n'est-ce pas ? (il n'était pas fâché de lui montrer sa perspicacité) mais qu'est-ce que cela peut lui faire ?... Quand je n'en gagne pas il m'en donne ! Donc, ajouta-t-il en riant, cela revient au même pour sa bourse et pour la mienne !

Mme Audran secoua la tête :

—Nous nous comprenons mal, dit-elle doucement.

Elle avait posé, en parlant, sa main sur le bras de Pierre ; un moment elle sembla hésiter encore, puis, se décidant tout à coup :

—Ce que je blâme, dit-elle, le regardant avec attention, comme pour épier dans ses yeux l'effet de ses paroles, c'est le jeu lui-même... aux cartes... aux courses, dans les paris de toutes sortes... le jeu sous toutes ses formes enfin ! J'ai horreur du jeu et... j'en ai peur vous !

A son tour, Pierre resta, suivant son expression, absolument "suffoqué." A qui en avait la vieille dame ? sa main tremblait en pressant son bras, et pourtant, elle avait mis tant d'énergie dans sa déclaration, que sa voix faible et monotone tout à l'heure, vibrait maintenant, méconnaissable, presque aussi jeune qu'une voix d'enfant.

Mais l'air abasourdi de Pierre rendit sans doute la vieille dame à elle-même car, subitement, elle reprit son calme et sa première indifférence :

—Allons, dit-elle gaiement, vous allez me prendre pour une vieille folle... Notre amitié ne date pas d'assez loin pour que j'aie le droit de vous sermonner. M'en voulez-vous beaucoup ?

—Pas du tout, se récria Pierre chaleureusement. vous êtes très bonne, au contraire de...

Il n'acheva pas sa phrase ; une question lui venait à l'esprit et Mme Audran qui était, évidemment, femme d'expérience saurait y répondre. Donc, sans transition (Pierre en cherchait rarement) il posa cette question :

—Est-ce vrai ?... dit-il en baissant la voix... Croyez-vous qu'on puisse se ruiner au jeu ?... Est-ce pour cela que vous en avez horreur, que vous en avez peur ?... Pour moi, vous pouvez vous rassurer tout de suite, je n'ai rien à perdre ! Mais...

Il s'arrêta hésitant, puis, baissant encore la voix :

—Mais, reprit-il, je sais que Guillaume a perdu cet hiver tant d'argent à Paris, qu'il a été obligé de vendre deux de ses fermes. Ce jour-là, le notaire, qui est un vieil ami de la famille, lui a fait un vrai sermon, et Guillaume paraissait très ennuyé, mais après, quand il a raconté son aventure à ses camarades, ils ont tous beaucoup ri et se sont tous moqués de M. Auger, tellement qu'à la fin, je me suis dit : Décidément le notaire est une vieille perruque qui radote, comme le conseil de famille, et j'ai crié : Vive la joie ! comme le grand Piogé, qui riait plus que tout le monde.

Et, au souvenir de cette folle soirée, Pierre se mit à rire tout seul, mais ce ne fut pas long ; les paroles de Mme Audran lui avaient remis en mémoire toutes les prophéties du notaire et il se sentait un peu troublé...

N'était-ce pas curieux encore qu'elle eût parlé de cette façon sans savoir !... Mais, au contraire... saurait-elle ?...

—Quelqu'un vous l'a dit ? s'écria-t-il tout à coup, vous connaissiez l'histoire des fermes ; mais Guillaume en a plusieurs autres, vous savez... ce n'est pas la ruine, cela !

—Non, c'en est tout au plus le commencement.

Le ton de la vieille dame était significatif, Pierre se sentit mal à l'aise.

—Alors, dit-il tout bas, c'est pour Guillaume qu'il faut avoir peur et non pour moi !

Mme Audran se leva :

—Mon cher petit, dit-elle, quand on est riche on peut perdre au jeu tout ce qu'on possède ; c'est mal déjà et voilà pourquoi le jeu me fait peur ; mais il y a pire ! Quand on est pauvre et qu'on est joueur, on perd ce qu'on n'a pas, ce qu'on ne peut payer, alors on n'est plus honnête ; voilà pourquoi le jeu me fait horreur !

Tout le monde, cependant, ne pense pas comme moi, et si vous rapportiez cela au grand Piogé, il rirait tant que vous m'appelleriez à mon tour : "vieille radoteuse." Quant à votre tuteur, je crois...

Sans savoir ce qu'elle allait ajouter, Pierre l'interrompit :

—Oh ! Guillaume ne rirait pas, lui, s'écria-t-il ; dernièrement... depuis qu'il a perdu ses fermes, il est devenu plus sévère et, tout à l'heure... Je l'ai bien vu, il voulait m'empêcher d'aller le retrouver chez Piogé.

—Mais... et le ton de la vieille dame laissa percer, malgré elle une secrète inquiétude, en pupille soumise et respectueux, vous passerez outre... et vous irez !

Pierre ne répondit pas.

Quand il quitta la Chanterie, il se sentait d'humeur exécrable, ses idées noires le prenaient.

Ce que Pierre appelait "ses idées noires" c'étaient les réflexions que, de temps à autre, mais rarement, il faut le dire, les circonstances remuaient en lui.

Sans le savoir, ou... qui sait ?... volontairement peut-être, Mme Audran venait d'éveiller la Belle au Bois Dormant. Pierre éprouvait un vague malaise de conscience, et sa foi au grand Piogé s'ébranlait !

La vieille dame ne l'avait pas attaqué cependant, elle l'avait cité seulement, entre tous les autres, en opposition avec elle-même, mais la seule façon dont elle avait prononcé ce nom "le grand Piogé" avec le sobriquet intime, en disait long, et les anciens dieux de Pierre perdaient du coup leur prestige. Nommer Piogé, c'était nommer tous les camarades, ils avaient mêmes idées, mêmes opinions, même façon de vivre ; tous poussaient Guillaume dans cette voie que le notaire avait qualifiée, dans son discours, de voie périlleuse et fatale.

Tous avaient bien ri du notaire et de son éloquence, Pierre comme les autres, plus que les autres, sans savoir, sans comprendre ! et seulement parce que les autres, ses modèles le tournaient en ridicule !

Dans sa juste indignation, le bonhomme avait traité les camarades de parasites, et Guillaume de dupe.

Cela, Guillaume ne l'avait pas répété chez le grand Piogé, mais Pierre l'avait entendu. Il savait aussi (le notaire avait dégonflé son cœur ce soir-là) que Guillaume prêtait sans cesse aux parasites de l'argent qu'ils oubliaient de lui rendre, que son régisseur le volait, que ses fournisseurs lui vendaient tout plus cher qu'aux autres parce qu'il payait sans regarder et sans compter. Il savait que tout allait à la diable aux Fougerets (c'était l'expression de M. Auger) pendant que Guillaume s'amusait à Paris ou ailleurs.

Sans doute, Pierre le savait, mais c'était le bonhomme qui l'avait dit, ce vieux radoteur, ce notaire ridicule dont tous les camarades faisaient des gorges chaudes avec tant d'esprit, et Pierre ne s'en était souvenu que pour en rire avec eux. Mais voilà qu'aujourd'hui, les idées noires aidant, et sous l'influence de Mme Audran, il commençait à se demander qui avait raison, et le bon notaire ne lui paraissait plus si ridicule, ni les camarades si amusants.

Le résultat de ce grand conflit intérieur c'est que, ce soir-là, Martel partit seul dans la petite charrette, pour ramener son maître. Pierre ne se sentait pas en ce moment disposé à gagner, avec les autres, l'argent de Guillaume.

Il fit mieux ; pris d'un bon mouvement il écrivit à sa sœur une lettre de huit pages, et ne s'aperçut qu'à la fin que ces huit pages étaient remplies du nom de Mme Audran.

V

Les idées noires de Pierre ne résistaient jamais à une bonne nuit ; de sa vie il n'avait eu le cauchemar, et tous les notaires du monde, avec leurs conseils, leurs chiffres et leurs prédictions, n'auraient pu lui enlever une heure de sommeil. Il s'éveilla donc le lendemain, gai et dispos, et s'habillait en chantant à tue-tête quand Guillaume entra dans sa chambre.

Il n'était pas, d'habitude, aussi matinal, dans cette saison surtout, saison nulle pour la chasse et la pêche, aussi Pierre flairait-il quelque agréable surprise ; Guerche et Dubars étaient un renfort sérieux, on avait dû, la veille, organiser une bonne partie.

—Ah ! cria-t-il, s'apercevant tout à coup que Guillaume était botté et en habit de cheval, le boute-selle !... Qu'est-ce qu'on fait ?... j'en suis !

—Nous en sommes tous, dit Guillaume ; Guerche va essayer, ce matin, un cheval aux Ormeaux ; déjeuner à midi à l'auberge de Saint-Laurent, retour par les bois et, pour finir, dîner ici à sept heures. Cela te va-t-il ?

—Cela me va ! répliqua gaiement Pierre, je suis prêt.

De sa fenêtre Mme Audran aperçut la joyeuse cavalcade à travers son petit bois, Pierre en tête, sur un grand cheval, pas commode, qui le secouait, comme un prunier ! L'inévitable Piogé en était, naturellement, Mme Audran le reconnut aussi. Hélas ! Elle ne verrait pas, ce matin, son propriétaire à la Chanterie, et son sermon courrait les champs !

Sa Chanterie ! Pierre lui jeta à peine un regard en passant.

A chaque jour suffit sa peine !

Il avait aujourd'hui de quoi s'amuser toute la journée y compris la soirée. Ah ! tante Paule pouvait se cacher tout au fond de sa coquille ; quand Dubars était là, le champagne moussait et c'était grand tapage !

Le programme fut suivi à la lettre. Guerche acheta, séance tenante, la bête qu'il venait d'essayer ; le vendeur était un aimable voisin, on l'emmena déjeuner ; après le déjeuner il se laissa entraîner à faire un tour dans le bois ; ce tour l'ayant amené devant les Fougerets, Guillaume, toujours hospitalier, lui offrit le gîte et le couvert, Pierre le reconduirait chez lui le lendemain matin, dans sa petite charrette. Aux Fougerets le service de la petite charrette était réglé comme un service d'omnibus. Toujours Pierre et Smoke fermaient la marche et faisaient les derniers frais. Ces expéditions, matinales ou nocturnes, étaient tout à fait du goût de Pierre ; quant à Smoke il n'avait pas la parole !

Quelle soirée ! Tante Paule n'en eut, dans son coin, que l'écho affaibli, et pourtant il lui fut impossible de songer à dormir avant minuit.

Après le dîner, Dubars, à qui le champagne donnait beaucoup d'imagination, avait organisé une course d'un nouveau genre. Il s'agissait de faire le tour du billard, à cheval sur une chaise, les pieds sur les barreaux, sans toucher terre, et en poussant seulement sa monture des genoux. Piogé représentait le poteau de départ et donnait le signal. Quelques chaises restèrent sur le terrain les barreaux rompus, néanmoins ce fut très réussi ! Pierre arriva premier. On lui fit un succès ; il gagna une coupe... de champagne ! Hi, hip, hip... Hourrah !... Par hasard, Guillaume ne perdit pas ; il avait parié dix francs sur la chaise de Pierre.

Là-haut, tante Paule rédigeait en elle-même son testament ; elle avait cru d'abord à un violent orage, et, ensuite, à un tremblement de terre. Peu à peu, cependant, elle se rassura, le tonnerre avait cessé.

—C'est fini ! pensa la pauvre amie, les voilà tous partis !